

Belvedere d'Andrea Genovese

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon – Toulouse

a.genovese@wanadoo.fr

Demander l'adresse postale pour les envois en service de presse

N.58 (10^{ème} année mail) (2600 envois en Europe) Mars - Avril 2019

È morto Michele Intilla

L'editore Michele Intilla ci ha lasciati non molto lontano da quella soglia dei cento anni che entrambi, spesso scherzando, ci davamo come obiettivo l'un l'altro. La vita culturale messinese gli deve molto e spero che qualcuno sappia fare un bilancio serio della sua lunga attività editoriale, che vanta titoli prestigiosi di storia, folklore, romanzi e poesia... Michele ha pubblicato nel giro di pochi anni (tra il 2006 e il 2010), con disinteressato affetto e convinzione del valore dell'opera, i tre romanzi della mia trilogia autobiografica, che avrebbe voluto ristampare per presentarli in cofanetto. Nel 1993 aveva anche pubblicato una mia raccolta di versi in dialetto siciliano, *Tinnirizzi* (àutri mummuriati in lingua ggiustrota), l'editore Pungitopo in quel momento non avendo potuto dare un seguito a *Ristrittizzi*, la mia prima del genere. Riproduco qui una delle poesie di *Tinnirizzi*, in suo ricordo. Ciao, Michele, ci risentiamo.

Ficarazza

Ficarazza chi svintulii a-mmari
chí ficadinna chi-pparunu lanternni
tu sì na bacchiceddra pitturata
nu puppiceddru viddi chi no-nnata.

Tu sfidi u suli e u ventu
a rina e a pùbbiri dà strata
ficarazza sulitaria
rumita
chi-nni nsignasti a to filosofia dà vita.
A-ttia ti basta a pacenza di campari
di campari pi-nni jinchiri l'occhji
dù to viddi a-mmari
pi-nni rinfriscari nta la gran calura
cu stu fruttu i pourazzi
òsticu fora e intra bbonu com'ù pani.
Vasciddruzzo sì caricu i licori
ficarazza
ch'apri all'aria i brazza
pi-nni cunuttari.

Michele Intilla est mort

L'éditeur Michele Intilla nous a laissés pas loin du seuil des cent ans que, lui et moi, souvent avec ironie, nous nous donnions chacun comme objectif. La vie culturelle de Messine lui doit beaucoup et j'espère que quelqu'un puisse faire un bilan sérieux de sa longue activité éditoriale, riche d'ouvrages prestigieux : histoire, folklore, romans, poésie... Michele a publié en peu d'années (entre 2006 et 2010), par conviction de la valeur de l'œuvre et affectueuse amitié, les trois romans de ma trilogie autobiographique, qu'il voulait réimprimer pour les présenter en coffret. En 1993 il avait aussi publié de moi un recueil de vers en dialecte sicilien, *Tinnirizzi* (àutri mummuriati in lingua ggiustrota), l'éditeur Pungitopo à cette époque en difficulté n'ayant pu donner suite à *Ristrittizzi*, mon premier recueil du genre. Je reproduis ici un des poèmes de *Tinnirizzi*, en sa mémoire. Ciao, Michele, on se rappelle.

Figuier de barbarie

Figuier de barbarie qui remues au vent vers la mer/ avec tes fruits qui ressemblent à des lanternes/ tu es une barque joliment décorée/ un petit poulpe vert qui ne sait pas nager.
Tu défies le soleil et le vent/ le sable et la poussière de la route/ figuier de barbarie solitaire/ ermite/ qui nous as enseigné ta philosophie de la vie.
Tu te contentes de la patience de vivre/ de vivre pour nous emplir les yeux/ de ta verdure maritime/ pour nous rafraîchir dans la grande chaleur/ avec ton fruit de pauvres gens/ râpeux à l'extérieur et à l'intérieur bon comme le pain.
Tu es un petit vaisseau chargé de liqueurs/ figuier de barbarie/ qui ouvres grand les bras/ pour nous consoler et nous donner du courage.

Journal poétique et humoral en langue française italienne et sicilienne (envoyé par l'intermédiaire de La Déesse Astarté, Association Loi 1901 av. J.C.) de l'écrivain Andrea Genovese. Belvédère est un objet littéraire.

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana (inviato a cura di La Dea Astarte, Associazione Legge OttoPerMille av.J.C.) dello scrittore Andrea Genovese. Belvedere è un oggetto letterario.

*On peut consulter tous les numéros de Belvedere sur
https://fr.wikipedia.org/wiki/Andrea_Genovese
<http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>*

*Pour ne plus le recevoir il suffit d'envoyer un mail
Per non riceverlo più basta mandare una mail*

La double nationalité

Une monarchie bananière

Françaises, Français,

*on vous fouille à l'entrée des magasins, dans les gares, dans les aéroports, on vous fouille partout où vous osez aller manifester, mais les gardiens n'ont pas le droit de fouiller quiconque va visiter des criminels dans les prisons, où des chambres familiales leur sont apprêtées pour se donner du bon temps (tandis que les victimes, si elles ne sont pas mortes, traînent une vie de souffrances) avec une compagne et s'ils n'en ont pas avec une prostituée ou assimilée, car la loi Belkacem personne ne pense l'appliquer dans les prisons, tandis que vous, citoyens ordinaires, on a réussi dans ce pays à vous criminaliser pour tout : vous êtes maquereaux si une pute ou un pute (pardon, des **honnêtes travailleurs du sexe**, dont les **clients sont des criminels**) vous cligne de l'œil dans les rues, machos passibles d'amendes et de condamnations pénales si vous faites un compliment à une fille qui s'est réveillée de mauvaise humeur, vous êtes racistes, casseurs potentiels, antisémites, homophobes, vous ne pouvez plus ouvrir la bouche, vous ne pouvez plus circuler qu'on vous accuse de toutes les conneries possibles au gré de lois liberticides que vous avez permis d'approuver l'une après l'autre à des marionnettes politiques à la solde d'une oligarchie capitaliste qui agit en coulisse et qui vous a ainsi châtrés, emmaillotés, désarmés pour toute revendication sociale, les soi-disant partis de gauche, l'ineffable parti socialiste au premier chef, qui ont trahi les déshérités pour un plat de lentilles, ayant accouché d'une nouvelle maladie incurable : la macronite.*

Combien sont-ils aujourd'hui les Français qui jouissent dans l'hexagone d'une double nationalité ? Personne ne se hasarde à vous le dire, ils sont des millions qui, par lâcheté et insouciance des politicards de tout bord, sont ainsi citoyens de deux pays et se plaisent beaucoup dans cette condition leur permettant en définitive de jongler avec les privilèges qui vont avec. Il y a et il y aura de plus en plus de français-italiens, français-polonais, français-espagnols, français-roumains, mais surtout, par centaines de milliers, de français-albanais, français-serbo-croates, français-libanais, français-algériens, français-marocains, français-sénégalais, français-israéliens, français-chinois, français-sud-américains, etcétera. En grande partie, ces derniers, des rusés qui savent se servir à leur avantage des lois de deux pays et même de celles de l'Union Européenne, tout en étant extracommunautaires!

Les citoyens *seulement* français ignorent que les droits civiques et électoraux de ces doublards pèsent terriblement sur la vie politique et les choix économiques et sociaux de leur pays et du pays de naissance ou d'origine, et qu'une grande partie de l'argent gagné en France – même honnêtement – s'envole ailleurs. C'est pour cela aussi que la France s'est appauvrie, que la précarité s'est installée parmi les travailleurs les retraités et les agriculteurs, tandis que des milliers de parasites se débrouillent joyeusement, abusant d'allocations et subventions publiques, parfois de manière illicite, les fraudes à la sécurité sociale en sont la preuve.

C'est surtout l'injustice civique qui indigné. **Par quel droit divin permet-on une pareille discrimination ?** Tout le monde devrait avoir une seule nationalité de naissance ou d'origine parentale, et le droit éventuellement de la remplacer dans un pays quelconque en renonçant à la première avec acte certifié. Est-il possible que personne n'envisage pas

non plus les complications engendrées par des communautés d'origine étrangère, souvent dans les rues pour manifester (voir récemment Algérie et Venezuela) contre la politique d'autres pays ? Une chose est qu'un peuple quelconque exprime son indignation contre un régime étranger qu'il considère corrompu ou antidémocratique, une autre est que ce soient des ressortissants de ce pays à le faire, tout en se réclamant en même temps citoyens français. Ces ingérences illicites ont mis la France en maintes occasions dans des situations diplomatiques pour le moins embarrassantes. C'est pourquoi aussi la France n'est pas prise trop au sérieux dans le monde, à part dans des pays africains où ses armées, sous prétexte d'endiguer le terrorisme, empêchent les peuples de se débarrasser de leurs élites corrompues, qui continuent à faire leurs sales affaires avec les multinationales occidentales et organisent sous le manteau les migrations de leurs concitoyens pour conjurer des révoltes sur leur sol et laisser à l'Europe, la France en particulier, le soin de gérer la patate bouillante. Et que dire des problèmes causés par le terrorisme, aujourd'hui qu'on débat sur le retour des jihadistes au pays ? S'il y a des doublards, pourquoi seule la France serait obligée de les juger et non le Maroc ou l'Algérie, la Serbie ou la Croatie, le cas échéant ?

Ne pas comprendre que la double nationalité est aujourd'hui l'une des con-causes de l'actuelle crise politico-sociale et de la décadence de la France, qu'en maintes occasions elle paralyse même le fonctionnement de la justice ordinaire, c'est faire preuve au mieux de naïveté, au pire d'opportunisme criminel. Que les Français en prennent vite conscience. Quant à l'Europe qui va sortir des prochaines élections, si elle veut survivre à elle-même, c'est sa *nationalité* qu'elle doit garantir aux citoyens des pays en faisant partie, en excluant les doublards. Et c'est la seule double nationalité à espérer.

Conte Di Maio Salvini

La Trinità accerchiata dai figli di papà trafficanti e bancarottieri della pseudo-sinistra demopratico-cattolico-berlusconiana

La Chiesa cattolica continua, impassibile, ad esercitare il suo storico ruolo di rompipalle istituzionale grazie all'atavico servilismo degli uomini politici di tutti i bordi, nonostante abbia da tempo perduto qualsiasi rilevanza etica in un paese come l'Italia, dove solo le processioni d'origine pagana dei mille santi patroni, con inchino davanti al domicilio dei padrini locali, le estasi causate dal sanguigno vampiro San Gennaro e i pellegrinaggi da Padre Pio Ciappelletto sono ancora praticati per ignoranza e superstizione endemica, spesso gestiti da associazioni paramafiose a fini di lucro e di potere. Con gli ultimi papi – che hanno preso l'abitudine di santificarsi l'un l'altro tanto basta avere disponibile una suoretta incinta per grazia ricevuta che si dichiara miracolata dal beatificabile –, ma soprattutto perché gli scandali planetari sulla pedofilia hanno mostrato che l'inculaggio dei bambini è da secoli la più santa pratica dottrinale dei vicari di *Chiedi Dio è lessere perfettissimo* ecc., tanti dogmi, che un tempo si cercava di ficcare nelle zucche degli angiolelli iniziandoli ai battesimi spermatici, sono andati a farsi... diciamo pure... fottere altrove. E poi, inutile nasconderselo, di Creatori divinizzati oggi ce ne sono milioni, basta andare sui siti web.

Solo il dogma della Trinità è duro a morire, e difatti ce lo ritroviamo vivo e vegeto nel paese che proprio perché da secoli è paganamente cattolicissimo è anche il più gesuita e il più corrotto del mondo. Ma il terzetto Conte Di Maio Salvini è una trinità anomala, diremmo laica, se questa parola avesse mai avuto un senso nel bel paese, dove i laici più agguerriti sono chierichetti di sacrestia iniziati a *l'enculage des mouches*, espressione idiomatica questa cara ai nostri cugini Celto-Galli (ripeto Celto-Galli, da non confondersi con gli Alligalli della celebre canzone di Vianello). Condizionato dai due galli (niente a vedere coi Celto-Galli di cui sopra) Di Maio e Salvini, che si beccano tra di loro pur scambiandosi pacche sulle spalle – cosa che gli italici cuori trovano commovente, abituati com'erano alla vuota retorica degli ultimi rampolli del glorioso e tradito Partito Comunista, trafficanti e bancarottieri, boy scouts demopratici e cattolico-berlusconiani –, il Premier Conte fa veramente figura di Spirito Santo, paterno e comprensivo, e dirige o comunque rappresenta il paese con una dignità che gli ha guadagnato una stima personale, non solo nell'opinione pubblica italiana ma anche all'estero.

I fans incondizionati dell'ineffabile pseudo-scrittore Roberto Saviano, che ha fatto della gomorra il suo fondo di commercio redditizio e che sulle pagine dei più autorevoli giornali francesi viene idolatrato come

un tempo Cesare Battisti, non capiscono adesso perché il giudizio su Matteo Salvini, appena alcuni mesi fa accusato di razzismo e di fascismo (antisemitismo no, perché è stato ricevuto con tutti gli onori in Israele!) stia in Francia capovolgendosi, tanto è vero che al recente incontro a Parigi dei ministri dell'interno del G7 il suo omologo francese non solo lo ha accolto con tutti gli onori ma ha fatto qualche ora dopo una dichiarazione secondo cui le OGN che “salvano” *apprendisti naufraghi* sulle coste libiche sono oggettivamente complici dei trafficanti di esseri umani! Più salviniano di così!

Non ci sorprende questa virata di babordo poco lampedusca in un paese in cui l'ex presidente pop-cult François Hollande, bancarottiere di quella sinistra i cui capetti storici si sono imboscati al si salvi chi può lanciato dopo la disfatta elettorale, profetizza che la destra (che è sempre, come si sa, la luciferina incarnazione che indigna le anime pie ben quotate in borsa) nel 2022 potrebbe prendere il potere per colpa di Macron, il liceale brillante e chiacchierone che ha avuto il cattivo gusto di succedergli. Per cui il destrismo di Matteo adesso pare meno pericoloso di quello di Marine Le Pen, e Saviano un menagramo che ha industrializzato l'onesto e artigianale commercio che cinquant'anni fa teneva Leonardo Sciascia. Senza che questo inquieti, oggi come ieri, le mafie, in gran parte ormai gestite da immigrati (i nigeriani sono i più sanguinari e fanno rimpiangere i corleonesi della *belle époque*) salvati, per intervento padreternesco, dalle acque.

Certo, magistratura e forze dell'ordine italiane ogni santo giorno del calendario sfondano porte, arrestano centinaia di delinquenti, professionisti integerrimi, sindaci e impiegati comunali, medici e infermieri assenteisti, furbetti del cartellino, ingegnosi inventori di ogni genere di frodi, solo che tutti questi geni della violenza, del ricatto, della minaccia, dell'abuso e della corruzione ramificata sono ormai legioni. Le prigioni non bastano. E le case costruite abusivamente, se non crollano come i ponti e le scuole pubbliche a ogni raffica di vento, sono strapiene e la gente non sa più dove mettere parenti e conoscenti finiti ai domiciliari. Anzi, siccome il numero dei domiciliati è cresciuto esponenzialmente, eminenti studiosi pensano che esso sfiori già quello degli abitanti della penisola, donde il timore che tutti gli Italiani, lattanti compresi, si trovino tra non molto ai domiciliari.

Chiedo scusa, mi sono dimenticato di parlare di Di Maio e della durata dell'attuale governo che poi era la cosa che avevo in testa all'inizio. La vecchiaia mi gioca brutti scherzi.

Indipendencia Occitana

LA CROISADE ALBIGEOISE DE L'ETAT MACROCOMIQUE

Après les conneries réformatrices de l'école accouchées par la précédente administration capitaliste du popcult François Hollande, dans le cadre des sottises réformatrices du nouveau régime populiste des richards et de la bourgeoisie aisée macrocomique, la menace de diminuer encore les moyens alloués à l'enseignement des langues régionales a suffi pour mettre le feu aux poudres et que l'Occitanie se mobilise à nouveau pour crier son indignation. Le 17 février dernier, sur la place du Capitole à Toulouse, dans une atmosphère de fête populaire et folklorique avec danses cornemuses vielles et autres instruments liés à une époque heureuse de la culture d'antan, des centaines de personnes se sont rassemblées pour dénoncer, par les mots même du maire de Toulouse, Jean-Luc Moudenc, d'une vice-présidente de la région Occitanie, d'universitaires et autres personnalités, la tentative sournoise du gouvernement liberticide et macro-paranoïaque en place(-ments boursiers) de se soustraire aux obligations d'une convention signée en 2017 entre l'État et la Région. Le long cortège qui s'est formé, derrière le drapeau rouge avec la croix occitane, après avoir contourné l'immense place de la Mairie, cœur pulsant de la ville rose, a défilé le long des rues du centre.



Le paradoxe de la langue occitane, langue qui des siècles durant a irrigué la culture européenne grâce aux troubadours, est qu'elle est aujourd'hui très peu parlée, quand elle jouit au contraire d'une option scolaire très suivie, de la maternelle au lycée, sans parler du rôle important qu'elle continue d'avoir dans la recherche universitaire, non seulement en Occitanie, mais dans le monde entier. Cette séculaire reconnaissance internationale de l'occitan, qui devrait enorgueillir un pays s'il n'était pas encore aveuglé par le racisme ethnocide de sa construction nord-centralisatrice, est perpétuellement remise en cause, sinon parfois hautainement méprisée. La logique scartésienne franco-franaise n'admet rien qui aille

au-delà de la rhétorique arc-triompaliste d'une élite lutétienne attachée à son pouvoir et à ses privilèges, tout à fait injustifiés vu la déroute diplomatique et culturelle de la France dans le monde d'aujourd'hui.

Les Gilets Jaunes, malgré leur confusion idéologique, ont bien montré que les Champs Elysées ne sont plus *la plus belle avenue du monde*, mais la latrine marchande des richards des Émirats arabes et d'autres pays. Malheureusement, les Gilets Jaunes risquent de s'être réveillés trop tard, car cette France de vieux s'agite dans l'indifférence d'une jeunesse insouciant de fils à papa, d'une part, qui trouvent leurs aises souvent dans le parasitisme des institutions politiques et culturelles (les soi-disant métiers de la *création* et de la communication dépendant de l'argent public distribué par les sénéchaux de la monarchie, où de petits cons sont élevés au rang d'artistes et même d'écrivains avec les sous des contribuables), et celle des banlieues de l'autre qu'on a amadouée en partie, en laissant le champ libre à toute forme d'illégalités qui ont profité à beaucoup pour s'enrichir à travers le trafic et la vente de la drogue, des cigarettes de contrebande et des fraudes sans fins aux allocations et à la sécurité sociale. La liste est longue.

C'est pourquoi on était heureux de voir, nombreuse, une autre jeunesse à cette manifestation du Capitole. Pour que l'Occitanie puisse se sortir de la marginalisation à laquelle elle a été acculée par des siècles d'esclavage linguistique imposé par une capitale cannibale et une intellectocratie parasitaire, il faut à mon avis une rescousse générationnelle qui porte à la définition de nouvelles revendications sans plus tenir compte des lois d'une monarchie républicaine aux abois, où le parlement national ne compte presque rien, d'un pays qui se targue d'être le pays des droits de l'homme tout en étant dans la réalité une semi-dictature d'oligarques qui agissent dans l'ombre par l'intermédiaire de marionnettes politiques, un pays qui a perdu tout prestige international et à qui, sous le manteau, on reproche d'être le gendarme armé de l'Afrique et l'un des responsables majeurs des malheurs du continent *noir*. C'est pourquoi, il est urgent que les Occitans, et les jeunes au premier chef, prennent en main leur destin et exigent de leurs élus, au niveau régional et communal, des prises de position fermes, conflictuelles s'il le faut, avec le pouvoir bureaucratique d'un état sclérosé, pour postuler une large autonomie, dans l'enseignement de la langue occitane en particulier. La *convergencia occitana* ne doit pas être timide, elle doit former sa diplomatie et tisser des liens solides avec la Corse et la Catalogne, pour créer un front commun et réclamer de manière *musclée* une indépendance totale à un État en faillite.

Idylles de Toulouse

La ligne ondulée du Capitole

*« Anankè... l'homme qui a écrit ce mot s'est effacé il y a plusieurs siècles,
le mot s'est à son tour effacé du mur de l'église,
l'église elle-même s'effacera bientôt peut-être de la terre. »
(Victor Hugo, préface à Notre-Dame de Paris)*

Le Capitole s'étend dans une musique de lignes ondulées
le soleil se lève pour s'inscrire le long de la frise
regarde les ombres géantes qui voudraient s'extirper du sol
ou se faire dallage sur la place
nous allons nous emparer de ces notes de briques
et des petits moineaux égarés sous les arcades
entre les chaises des cafés
qu'est-ce que cela peut nous faire si nous voyons galoper
des troupeaux de gnous les carnassiers aux aguets
c'est la planète enfin qui se déplace
sans demander notre avis
pourquoi encore et jusqu'à quand se souciera-t-elle
de notre fourmière
on voudrait bien le savoir au lieu de perdre notre temps
devant la vitrine d'une librairie
pour voir si on expose des livres en occitan ou en catalan
plutôt que du bétail-sellers enfourné de rentrée en rentrée
avec la bénédiction de ces cons d'intellos parisiens
il est temps qu'on transfère la capitale en Provence
l'Elysée au Mirail Matignon à Rangueil
l'Assemblée Nationale aux Carmes le Sénat aux Abattoirs
ou pourquoi pas à Béziers pour laver une fois pour toutes
le sang des vingt mille habitants massacrés
par la canaille francès de Simon de Montfort
tu as en as marre je le sais de cette Hexagonie
sadopasolinopédophilique
dirigée de tout temps par de bonnes femmes
putains royales ou républicaines
mais tu vas te faire accuser de machisme en le disant
et ils font vite à y ajouter l'antisémitisme et l'homophobie
ces espèces de connards châtrés
qui ont encagé la liberté de pensée
aux trombones des trois religions monommerdistes
et ces grands coquins de la soi-disant laïcité
qui se grattent l'ombilic
tandis qu'ils devraient prêcher l'intolérance je te l'accorde
contre toutes ces chiffonnades de Livres Sacrés
que tu gardes dans ton WC prêts à l'usage
c'est quand même une douce journée violet et pastel
mon frère l'air résonne de cornemuses et de vielles
tandis que le drapeau rouge de l'Occitanie flotte au rythme
d'une manif généreuse et naïve
hommes et femmes qui marchent unis
pour une utopie linguistique sans se soucier du *genre*
j'entends venir la musique
de l'orgasme galactique qui nous a empâtés
dans la poussière du big-bang originel
ça suffit les étiquettes sexistes ethniques et religieuses
bien que je sois convaincu que mon bon peuple sicilien
soit l' élu de Dieu et de sa concubine la déesse Astarté
je ne le dis à personne je le garde pour moi
ô frère de souffrances et de douleurs
c'est la révolution sociale qu'il nous faut
les autres même couillons même sadopasolinopédophiliques
même monommerdistes aujourd'hui je veux les aimer
car m'apaise la ligne ondulée du Capitole.

Toulouse en briques roses

L'hier et l'aujourd'hui

Francis Pornon Le royaume de la fin'amor

Francis Pornon est l'auteur de nombreux ouvrages de poésie et de romans. On a affaire aussi à un occitan convaincu et engagé, même sur le plan littéraire, si on en juge par le triptyque romanesque qu'il a dédié à son sujet de prédilection : le Moyen Age, l'Occitanie, les troubadours, la splendeur d'une civilisation fascinante et fondatrice de la poésie européenne. Le titre du roman que je viens de lire, *Les dames et les aventures du troubadour Raimon de Miraval* peut tromper et faire craindre une biographie sur le fil d'un minimalisme folklorique et de lieux communs, même de bonne foi. Rien de tout cela, ou bien il y a de cela aussi dans ce récit de plus de 350 pages, mené à la première personne par le protagoniste, poète ayant réellement existé, comme dans une autobiographie contemporaine, par un rythme serré et alerte, presque sans dialogues, et ici et là relevé par des citations de vers du poète. À rapprocher, si on veut lui trouver des comparaisons, des romans picaresques espagnols. À la différence que les aventures (ou mésaventures, souvent) de Raimon, décrites avec un réalisme pointilleux des lieux et du contexte dramatique des guerres de religion, nous dévoilent la lâcheté ou le courage de certains feudataires avant et pendant la répression des albigeois et les mires du royaume de France à l'affût du moindre prétexte pour annexer le comté toulousain et les seigneuries environnantes.

Il n'empêche que les aventures et mésaventures de Raimon soient également des aventures et des mésaventures de l'esprit, et deviennent en quelque sorte emblématiques de la résistance poétique aux aléas de l'histoire, en éclairant aussi l'actuelle marginalisation d'une langue et d'une culture raffinées que le glaive centralisateur de l'état français réduit à néant. Avec une profondeur psychologique qui fait de son récit un petit chef-d'œuvre du genre, Francis Pornon réussit à sculpter ses personnages, d'ailleurs en grande partie historiques, les femmes surtout, et il n'y a pas de quoi s'étonner puisqu'elles sont au centre de la civilisation occitane, souvent protectrices des poètes, et contribuent avec eux à humaniser les mœurs et rendre plus vivable une époque sauvage et sanguinaire. Et c'est un hymne à la poésie qui se dégage, qui nous interpelle sans qu'on nous abuse, l'auteur gardant la juste distance stylistique pour nous décrire un destin, une vie, un parcours existentiel tourmenté, que plus que les amours et les femmes la flamme de la poésie a illuminé.

Francis Pornon, *Les dames et les aventures du troubadour Raimon de Miraval*, TDO Editions 2016

Au cœur de Toulouse *L'Ostal d'Occitania*

En plein centre de Toulouse, l'Ostal d'Occitania est un lieu d'accueil et de rencontres multiples et variées, centrées sur la promotion et l'enseignement de la langue occitane. Nombreuses les manifestations littéraires, folkloriques, musicales, sur le patrimoine architectural ou historique, sans négliger les thèmes plus directement liés à l'actualité politique ou culturelle, de l'Occitanie d'hier et d'aujourd'hui. Des expositions de peinture ou photo y sont souvent organisés. C'est un lieu d'échanges et d'amitiés, grâce aussi à *La Taula*, le petit café-restaurant qui sert de bons plats midi et soir, avant ou après réunions et conférences. De nombreuses associations (*Convergencia Occitana*) y ont leur siège et leur repère. En même temps l'Ostal se fait un plaisir de mettre à disposition ses locaux pour des initiatives hors de sa propre programmation.



Le 14 février, à l'Ostal d'Occitania, présenté par Christian Saint-Paul, Andrea Genovese a parlé de son œuvre littéraire et de son occitanisme sicilien et lu des passages de son dernier roman Dans l'utérus du Volcan et des poèmes tirés du recueil inédit Idylles de Toulouse.

(Photo Cristina Noacco)

Il en est ainsi pour des rencontres organisées par un trio d'écrivains toulousains, ayant partie liée avec l'occitanisme: Francis Pornon (voir à côté), Christian Saint-Paul, poète et chroniqueur littéraire de Radio Occitania, Svante Svahnström, poète d'origine suédoise qui a créé une sorte de regroupement de poètes toulousains au Café Saint-Sernin, lieu en vérité un peu bruyant. Par l'intermédiaire de Christian Saint-Paul, fraternel deus ex machina en plusieurs circonstances, il abrite désormais ses soirées, une fois par mois, à l'Ostal, indépendamment des autres rencontres avec des écrivains confirmés.

Se ne vanno

Mio cugino

Gioacchino Spagnolo, 86 anni, è stato ritrovato morto, dopo una decina di giorni dalla sua scomparsa, in un sentiero di campagna, non molto lontano dalla grande circonvallazione che cinge come un anello la città di Messina. Una cintura periferica che è percorsa giorno e notte da centinaia di macchine. A non più di uno due chilometri dall'abitazione del fratello, che influenzato la mattina non era passato a trovarlo come era sua abitudine, e da cui aveva deciso di recarsi. Era un tardo pomeriggio nuvoloso e freddo, deve essere uscito di casa senza troppo riflettere che le sue gambe da un pezzo non tenevano bene neanche le brevi distanze e che il suo senso dell'orientamento non gli era più d'aiuto. Senza accorgersene, forse per la fatica, forse per il vento gelido, ha superato il gruppo di immobili dove abita il fratello, che aveva avvertito per telefono prima di uscire. Deve avere attraversato il tratto di circonvallazione che sbocca in una delle tante ciumare (torrenti secchi) messinesi, oggi asfaltata comunque, e deve aver continuato sul pendio, chissà come infilandosi proprio in un tratto poco frequentato, un deserto derisorio, in mezzo a una zona piuttosto urbanizzata che da un lato sale verso i colli dall'altra scende dolcemente verso il mare. Gioacchino, per tanti anni Jachinu, quando ancora il dialetto del dopo guerra era duro e aspro, poi Giò, era mio cugino. Quello che io ho amato di più. Mi aveva trasmesso, giovanissimo, la passione per i libri di fantascienza e le parole incrociate. Era un'anima candida, un puro di cuore, è vissuto senza una compagna tutta la vita, un sorriso schietto e innocente sulle labbra. Non beveva, non fumava, un francescano inconsapevole di esserlo. Ha lavorato, poi è andato in pensione. Non ha mai viaggiato, forse è stato a Roma una o due volte. È morto solo, come viveva dopo la morte della sorella, probabilmente assiderato dopo una caduta, a un centinaio di metri da dove per dieci giorni amici e parenti disperati, polizia e soccorritori l'hanno cercato invano; per dieci lunghi giorni ha tenuto in allerta televisioni e giornali, lui così appartato, così anonimo, così lievemente e dolcemente strafottente. Se c'è un Dio, sicuramente si chiama Jachinu. Nel dubbio metafisico, ne ho parlato in vari passaggi del mio romanzo Falce Marina.

Leggevo molti libri di fantascienza, che mio cugino mi prestava. Jachinu però aveva un atteggiamento complesso di fronte ai libri non di fantascienza che vedeva moltiplicarsi accanto al mio lettino: li odorava, con scetticismo. Una volta provò a sfogliare uno di quei libriccini (la B.U.R del dopoguerra), che io ormai compravo a casaccio, sicuro di scoprire cose diverse dalla fantascienza che pure mi appassionava. Tutto a un tratto lo gettò a terra.

– Perché compri queste cretinate? – mi rimproverò.

Siccome Jachinu era una pasta, incapace di fare del male a una mosca figuriamoci ad un libro, cretino che fosse, si chinò subito a raccogliarlo e lo scotolò come a liberarlo della polvere. Quel librettino io lo avevo comprato pochi giorni prima e non lo avevo ancora letto. Il suo titolo era *Il primo Faust*. Lo avevo scelto, come sempre, tra quelli in vetrina, perché m'aveva fatto pensare a Fausto Coppi, ma ci avevo messo una mezz'ora prima di decidermi a comprarlo perché il nome dell'autore non mi piaceva, poi avevo contato i soldi in tasca e m'ero reso conto ch'era una scelta obbligata.

Lo strappai dalle mani di mio cugino, lo sfogliai e mi accorsi che era tutto poesia. Lessi a caso due versi:

*Ciò che risplende, per l'attimo è nato,
ai posteri il genuino è tramandato.*

– Che vuol dire posteri? – gli chiesi.

– Posteri... posteriore, vuol dire culo, tafanario...

– Non è questo il senso.

– Fammi vedere – disse prendendo di nuovo il libro e leggendo dove gli avevo indicato – Perché no? – fece poi e scoppiò a ridere con quella sua risata infantile, piena di candore e di strafottenza – Ai culi il genuino è tramandato... il cibo buono, genuino, è mandato fuori dal culo. Difatti quando mangiamo cibi cattivi, ci restano sullo stomaco.

Era una spiegazione, ma non mi convinceva. E del resto capivo ch'era lui che mi pigliava per il culo. Era una di quelle parole che io avevo già incontrato da qualche parte, ma sulla quale avevo sorvolato, ripromettendomi di scoprirne il senso più avanti. Per fortuna, zio Stellario aveva comprato ai figli un vocabolario e io spesso andavo a verificare le parole, il cui senso mi sfuggiva. E siccome la definizione delle parole talvolta conteneva altre parole sconosciute, prima di Nanni Moretti avevo già inventato il girotondo del vocabolario.

Toccavo con mano, in quel periodo, senza saperlo, la polisemia polisemantica dei significanti, tutte cose

squisitissime con le quali avrei dovuto più tardi confrontarmi, e su e giù per la Valcamonica, in terra meneghina, senza avere in fondo alcuna vocazione per queste tematiche raffinate, la mia formazione mentale essendo rimasta, strutturalisticamente, quella delle case popolari Caputo e Campanella. E in fondo, quell'informe e confusa attività politico-sindacal-letteraria che io ho svolto durante il mio soggiorno soffittoso in Padania, non fu altro che un maldestro tentativo di dire, a stimabilissimi figli di papà che avevano le loro fisime d'immortalità per la testa: « Attenzione, hic sunt Case Caputo e Campanella ».

Che perdonata virgola mi sia questa digressione. Non tanto perché sono stati citati i posteri a sproposito, mentre oggi in genere nei libri si citano solo i viventi e al massimo i conviventi, ma perché debbo sdebitarmi pubblicamente con l'autore – cazzarola, era un tedesco, e dopo tutto quello che ci avevano fatto passare, i Tedeschi! – che rivalutai la sera stessa, trovando nelle prime pagine i nomi di tre miei carissimi compagni di scuola: Raffaele, Gabriele e Michele e, *dulcis in fundo*, un tale che si chiamava Mefistofele e parlava come mio padre quando faceva il diavolo nella recita di Natale a San Matteo. Insomma mi ricreai tutta la notte, dissi un paternostro di ringraziamento per i Tedeschi, pregandoli con tutto il cuore, visto che l'attentato al gregario di Bartali, un certo Togliatti, non era servito a niente, di fare di nuovo una guerra, ch'era ancora, mi pareva, la sola speranza che io avessi di ritornare a Santa Croce sull'Arno.

Nicola Di Biase Una vita alle Poste

Al momento di chiudere Belvedere, apprendo la notizia della morte prematura di Nicola di Biase. Con Nicola abbiamo lavorato per anni nello stesso ufficio delle Poste milanesi, tutti i giorni dopo la mensa si andava a prendere il caffè insieme. Insieme avevamo gemellato i postali di Milano con quelli di Lione e insieme per anni abbiamo organizzato corsi di lingua italiana per i posteografici di mezza Europa, lui soprattutto che a un certo momento era stato eletto Presidente dell'Associazione Internazionale dei Gemellaggi con sede a Parigi, conquistandosi una vasta stima. Molto più giovane di me, era da poco andato in pensione. Certo, il mio pensiero va a Lucia, sua moglie, e a Elena, sua figlia, che ho visto praticamente nascere. Poi, tenendomi saldo sul roccone a cui m'aggrappo, guardo la corda che penzola nel vuoto senza più compagni di cordata.

Diplomatie

Le rappel de l'Ambassadeur

Le rappel de l'Ambassadeur français à Rome en février, pour consultations (médicales ?), restera sûrement dans les annales de la saga macrocomique. Il m'est tout de suite venu à l'esprit une vieille chanson italienne "de la belle époque" : « E' arrivato l'ambasciatore/ con le piume sul cappello... ». Car les ambassadeurs de jadis portaient des plumes au chapeau. En tout cas, ce n'est pas historiquement vrai qu'il y a eu un rappel de l'ambassadeur de France en 1944, comme les médias franchouillards ont affirmé pour donner de l'importance à la connerie grotesque et ridicule de Macron. Cette année-là l'ambassadeur à plumes était rentré à la maison parce que Mussolini – cet autre grand con devant l'Eternel – lui avait consigné la déclaration de guerre (à cette époque même les régimes fascistes faisaient honneur aux chapeaux des ambassadeurs, aujourd'hui les soi-disant démocraties bombardent sans déclaration de guerre !) Mon dieu, combien d'imbéciles ont dirigé et dirigent les peuples ! Soit, il y a aussi un humour antifrçais propre aux Siciliens, le peuple qui comprend le mieux la psychologie des Français, ayant eu à faire aux Normands (sicilianisés) et aux Angevins (chassés). Un passage tiré de mon roman Dans l'utérus du volcan, en donne un petit exemple. Je décris le désarroi de Louise, la femme lyonnaise de Vanni, le protagoniste revenu dans son île natale pour retirer un prix de poésie. La scène se passe sur la terrasse d'un café, où Vanni est entouré de connaissances et de copains de jeunesse retrouvés pour l'occasion.

Il en était ainsi des personnages, dont les rodomontades semblaient plutôt cacher des pudeurs enfouies sous un scepticisme insondable et cosmique. Elle l'avait déjà remarqué dans les conversations à table entre Vanni et Lucio: ils passaient à bâtons rompus d'une argumentation à l'autre, ce qui n'était pas surprenant, mais quand ils s'aventuraient dans une discussion où l'on pouvait admirer leur subtilité dialectique, la finesse et le charme de leurs références culturelles, les voilà tout d'un coup qui s'acharnaient à démonter les mécanismes *spirituels*, elle ne trouvait pas d'autre mot, de toute approche de la pensée, de l'art, de la littérature, de la création, ce mot clé et, d'une certaine manière, sacré de son éducation. Dans cette dialectique sicilienne, tout ce qui, pour Louise, était du domaine du mystère et de l'absolu, de la nature profonde de l'homme, en prenait toujours pour son grade, tabassé sans ménagement et ridiculisé avec une logique implacable. Après quoi, ils semblaient naviguer dans l'obscurité d'un mysticisme barbare, méprisant la source même du mystère qui les motivait. Ils l'avaient, à plusieurs occasions, étonnée par la citation d'écrivains français qu'ils connaissaient sur le bout des doigts et dont ils parlaient avec une grande aisance, mais en les interprétant d'une manière qui ne serait jamais venue à l'esprit d'un Français. Elle soupçonnait qu'ils se pavanaient un peu avec ces références, qu'ils pavaient délibérément en eaux troubles, pour introduire le doute dans son âme. Car ils doutaient de tout, ces Siciliens, ils ne s'ancraient dans aucune certitude. Ils les refusaient même...

... La discussion était devenue belliqueuse et survolait la Yougoslavie et la Somalie. Louise comprit qu'on en voulait à la France, considérée responsable de ces tragédies.

"Il y a dix siècles que les Français nous foutent la pagaille avec leurs armées" était en train de dire quelqu'un "Maintenant, ils nous la foutent avec leurs manies humanitaires, qui font plus de dégâts que leurs armées." "Ce ne sont pas les Allemands quand même".

"Les Allemands, c'est toujours grâce à la politique française, qu'ils finissent par devenir dangereux. Tu vois l'Europe de Mitterrand ? Juste faite pour le mark. Et du moment que Napoléon est mort et enseveli et Hitler de même, au lieu de descendre en armes spolier nos musées, ils dévaluent la lire et ces cons de la Banque d'Italie, qui sont tous des vendus, leur passent nos richesses sans coup férir. Comment peut-il, ce pauvre pays, s'en tirer avec les voleurs à l'intérieur et ceux qui nous harcèlent de l'extérieur ?"

"Si on leur vendait le Vatican ?" jeta un autre.

"À qui?"

"Aux Français. C'est à cause de cet animal de Napoléon III, que nous l'avons toujours sur les couilles, le Vatican !" cria

le francophobe, puis apercevant la mine de Louise, ça lui parut un peu fort, et il se corrigea, en lui disant en français : "Pardou, madame, quand on parle de la France, ce n'est pas pour offenser les Français. C'est pour la grande idée que nous avons de la France et que les Français n'ont plus."

"Quelle idée de la France ?" demanda Louise candide, pour essayer de comprendre.

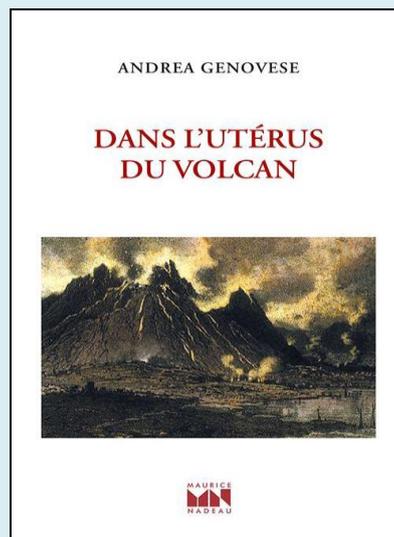
"L'idée que nous en avons, madame," répéta le francophobe "c'est une grande idée, que les Français n'ont pas."

"Tiens !" s'énerma Louise "Vous permettez, monsieur, que les Français aient leur propre idée de leur pays, et que peut-être la leur soit plus juste que la vôtre, du moment que ce sont eux la France, tandis que vous les Italiens vous êtes tout, hormis l'Italie."

Le francophobe se tourna ébahi vers Vanni qui, le petit doigt fourré dans le nez, ricanait tout bas.

"Dis, Vanni, qu'est-ce qu'elle a, ta femme ? Elle prend tout pour argent comptant. Ma gracieuse dame, la France, l'Italie, ce sont des conneries tout ça. *Pupi siamo*. (1)

¹ *Nous ne sommes que des marionnettes* (célèbre citation pirandellienne, par référence au théâtre des marionnettes).



En librairie ou chez les

Editions Maurice Nadeau

Roman de la Rentrée et l'horrible seringhettisation du Sinistre des Affaires Courantes

6ème épisode

Un polar à couper le souffle d'Andrea Chinois, *Cadavre Exquis éditeur*

L'horrible meurtre qui avait endeuillé les institutions d'Hexagonie avait été consommé en pleine crise dépressive par la femelle du Premier Sinistre. Entrée ex-abrupto dans le Sein des Saintes armée d'une seringue empoisonnée, la même dont elle se servait pour ses piqûres hémorroïdo-sentimentales, pour l'occasion aspergée du terrible poison aux asperges équatoriales des Anarcotrafiants Engilettes, la so-disant s'était jetée en plein débattement national-télévisé sur le Sinistre des Affaires Courantes, un fieffé latin-lover qui avait semé le désespoir dans le staff androgyniforme de l'exécutif, et lui avait enfoncé l'arme de pointe dans le corazon, en criant, selon les témoins oculaires : « Allah Akbar ! ». Cette profession de foi musulmanisante d'une catho-bouddhiste notoirement juivisante en avait déconcerté plus d'un et même deux, qui avaient été tout de go nommés au Conseil d'Éclat, cette sorte de Parkilandia à dix étoiles où on parkinsonne les plus insignes témoins oculaires de la Nation, surtout ceux qui ont fait preuve dans leur vie publique de profonde et sage myopie catarectale. Aussi tragique qu'il puisse être, l'événement n'aurait pas eu d'autre suite que l'enfermement d'office de la coupable dans sa chambre matrimoniale, à la merci du bâtonnier vengeur de l'illustre époux, autorisé par le juge des référés à lui donner vingt-cinq coups sur les fesses (12 sur la gauche et 12 sur la droite, le dernier à sa discrétion). Mais comme il arrive souvent dans ce type de meurtres perpétrés dans des lieux saints, l'affaire avait été vite expéditionnée sur décision du parquet qui voulait l'enterrer, ce qui avait provoqué l'indignation de Roman de la Rentrée. Pour le dire en quelques mots qui nous évitent un paragraphe long de trois milles anglo-maçonnes en pleine problématique brexitienne, ni le meurtre passionnel ni le meurtre terroriste ne convainquaient le Super-Commissaire, la phrase de l'accusée d'ailleurs s'étant révélée être un propos exquisément féministe : « Phallus avec moi », et non pas « Allah Akbar ! ». Son flair de commissaire à cinq étoiles lui disait que quelque chose de bien plus gravide en était à l'origine, la femelle du Premier Sinistre, selon un rapport des sévices secrètes qu'il s'était procuré, étant à peine revenue de la Zulande où elle avait accouché d'un jolimôme noir, ce qui excluait toute paternité du légitime époux et de l'amant métropolitains et déclassait du catalogue de la redoute toute motivation de jalousie adultérinesque.

Comme chacun le sait, la Zulande est une terre inhospitalière du continent africain, confinant au Sud

avec l'Afrique du Sud (évidemment), à nord-ouest avec la Mer des Sargaz, à gauche avec l'archipel de la Sonde, sa population appartenant à trois tribus d'origine sanféticiste, les tortues au centre, les requins en haut, les batraciens dans les mangroves des Ventouses. Cette description géo/positioniste, bien qu'elle nous éloigne un peu de la philosophie heideggérienne interprétée par Kraut Finkiel, nous permet de mieux suivre la pensée de Roman de la Rentrée : il trouvait suspect que la meurtrisse soit revenue en Hexagonie sur un bateau qui avait levé l'encre dans un port de la Cordillère des Andes. Un tsunami avait cependant balayé toute trace de séjour de la femelle dans ce port de haute montagne, ce qui avait obligé le Super-Commissaire à explorer d'autres pistaches. Le patient lecteur me consente d'ouvrir une parenthèse historique, apparemment anodine mais en vérité subtilement utilisée par Roman de la Rentrée dans son enquête : en l'An 738 de notre Eve, un viking se barcarolant dans la Mer Aortique avait découvert le Groen-land, à cette époque peuplé seulement d'œufs à la coque, une inclassable espèce animale qui se partogénovesait spontanément sans poules. C'est justement le rappel de cet extraordinaire voyage, que Saint Brandan avait immortalisé dans sa célèbre chronique en langue runique (*De coquettibus ovis vikingorum*, dans la traduction latine de Saint Pygmalion de Palavas-les-Flots), qui donna au Super-Commissaire la clé pour la solution de l'énigme. En effet, il était de domaine public que le Sinistre des Affaires Courantes, pour séduire le harem androgyniforme du Conseil des Sinistres, dans son bureau à l'Attablée Nationale avait toujours prêts des œufs à la coquaine qu'il faisait boire à ses victimes. Ce puissant aphrosirique plongeait ipso factotum les femelles et les hommelles qu'il convoitait dans une luxuriance sans freins et sans roue d'escorte. Après quoi, il en profiterolait à vau-le-vau, la gourmandise laissant fondre sur ses lèvres libidineuses la crème qui s'écoulait et qu'il utilisait pour sceller les propositions de lois en discussion dans le Sein des Saintes, avant de les envoyer au bureau de l'Assemblée Sanatoriale. Mais il y avait plus : qu'est-ce qu'il foutait Con-Bendit sur le plateau de BHMTV, se demanda tout d'un coup Roman de la Rentrée, foudroyé comme Saint Paul sur la voie de Damas, avec le Sinistre des Affaires Courantes quelques instants avant la scène horrible de sa seringhettisation ? Voilà, tout y était. Il y avait de quoi rouvrir l'affaire. Pas de doute qu'il s'agissait d'une affaire d'Éclat.

L'assassinio del gattopardo

6° episodio

Un thriller mozzafiato d'Andrea Giostroto, *Marsilio Ficino Editore*

Lo sguardo allupato e concupiscente, Montalbano osservava in lussuoso silenzio la sua immagine sullo schermo, senza che questa soddisfazione narcisistica gli impedisse di godere della bocca fatata di Miss Primavera, la stupenda minorene che, subito dopo la sua elezione nel celebre concorso di bellezza organizzato tutti gli anni dal berlusca-pedofil-club, in poche ore gli era caduta tra le braccia e, in quel momento d'intensa emozione, tra le gambe. Il Super-Commissario aveva di che compiacersi, assistendo in diretta alla centomillesima puntata della sua serial-pulp in prima segata. Il vellutato e poetico brusio della lingua della botticelliana fanciulla sul suo ciclopico blasone professionale non distraeva comunque il suo pensiero dal fatto che verso mezzanotte, negli studi televisivi della dolce vita trasteverina, l'attendevano i festeggiamenti e le congratulazioni dell'intera diligenza, della commissione parlamentare di vigipanza, del produttore (al consumatore), dello stragista e del grande Cammelliere in chiacchiera perpetua, giunto su una sedia volante scortata dalla pattuglia aerea tricolore. Le istituzioni sarebbero state rappresentate da Fichetto, con Babio Cazzio alla sua destra e Lupetto Caimano alla sua gomorra sinistra. Erano state invitate anche una delegazione della ndrangheta calabrese e della camorra napoletana, cosa questa che aveva scatenato l'ira della mafia siciliana, la quale aveva denunciato con un comunicato la discriminazione razziale. Ma per quanto siculo di feगतello, Montalbano aveva trovato pretenziosa la protesta, visto che di siculo c'era già Cammelliere, il fedelissimo maresciallo Frassica e lui stesso, in duplicato personaggio-attore. Senza dire che neanche la Sacra Corona Pugliese, né la mafia albanese la russa e la bosniaca del Lombardo-Veneto avevano ottenuto un biglietto d'ingresso, e appena sul loggione ci sarebbe stato posto per un osservatore della banda della Magliana della mafia nigeriana e della guardia svizzera vaticana. La cattura di un pluriomicida latitante da vent'anni e una retata della polizia di centoventiquattro trafficanti di droga e di sessantanove furbetti del cartellino era prevista in concomitanza con la cerimonia. Ad essere sinceri, Montalbano aveva accolto freddamente questa notizia, anche perché le retate notturne (mattutine piuttosto) quotidiane, con centinaia di arresti, cominciavano ad infastidire la gente, pochi essendo ormai i cittadini che non avessero uno o più parenti e conoscenti ai domiciliari, e non sapevano più dove metterli. Questo ed altro passava per il prepuzio al Super-Commissario, quando squillò il telefono. La voce cavernicola del Cammelliere gracchiò sul telefonino, oracolare e

tragica: "Montalbano, mi hanno ammazzato il gattopardo! Venite subito in Via Merulana." Ecco, come sempre, un diversivo che si presentava per guastargli la festa. Per fortuna, grazie a Miss Primavera, l'evacuazione del DNA superfluo fu questione di minuti. Per cui, si rivestì in fretta e dopo aver chiamato un taxi uscì dall'albergo, lasciando la sua garzoncella scherzosa a lavaborarsi la bocca. Nell'appartamento romano del Cammelliere, il fattaccio si era consumato da poco. Il cadavere del gattopardo giaceva nel bagno della suite in una pozza d'acqua, guardato a vista da un poliziotto e da un domatore del circo Orfei, nel caso la morte fosse apparente e la bestiola dovesse dimostrarsi pericolosa e cannibalica. "Eccovi, Montalbano, ci avete messo un'eternità a venire! Sempre questione di minchia, immagino, mentre al vostro autore accadeva l'irreparabile, approfittando della mia sonnolenza. Chi può essere stato? Chi ha potuto compiere un delitto tanto feroce e criminale contro un povero animale di compagnia? Chi? Ditemelo voi!" "Calmatevi, Cammelliere, Montalbano provò a consolare il suo creatore, vedrete che lo troveremo e lo consegneremo alla giustizia... alla giustizia divina, naturalmente, perché voi sapete benissimo che contrariamente a voi, a quella nostrana io ci credo poco, e se faccio ancora il commissario è, per dirla con la vostra fiorita espressione, per una questione di minchia." Naturalmente il Nostro, nel frattempo osservando in lungo e in largo alla ricerca dei minimi e massimi sistemi indiziari, notò subito che il rubinetto della doccia funzionava male e che sotto il lavabo era caduto il sapone di marca marsigliese ch'egli si chinò a fiutare, senza raccogliarlo, malgrado gli fosse venuta una voglia matta di lavarsi i piedi. Lo spazzolino da denti del gattopardo (lungo settanta centimetri) portava tracce fresche di dentifricio, segno che il felinottero stava dentificandosi un attimo prima del suo gattopardicidio. In effetti sembrava a prima vista escluso che potesse trattarsi di un suicidio gattopardesco. Da qualche settimana, Montalbano si chiedeva a chi Cammelliere avesse potuto rubare il misterioso gattopardo con cui si pavoneggiava. Guardando più attentamente, il Nostro vide un riflesso scintillante sulla superficie del grande specchio che ricopriva la parete sinistra del bagno, una sorta di stemma nobile che si era inscritto sulla lastra porosa e assorbente. Senza dare nell'occhio, si chinò a raccogliere l'oggetto e lo mise in tasca. Quindi sgattopardò verso l'uscita e scese a chiedere al portiere se tra gli abitanti dello stabile non ci fosse per caso anche il Principe di Salina.

De Sade à Proust

Autour de deux essais publiés par Serge Safran

Dominique Dussidour : essai ou roman ?

« *Je me penche par-dessus son épaule. L'écriture est alerte, régulière, légèrement inclinée vers la droite. Les d s'enroulent en volutes. Les lettres longues s'étirent avec aisance.* » Auteure de plusieurs romans et de biographies (notamment celle du peintre Edouard Munch), Dominique Dussidour *essaye* de nous dépister en mettant le mot *essai* en page intérieure sous le titre de son *Sade romancier*. Ce livre, en vérité, plus qu'un essai paraît un roman, écrit avec une finesse intellectuelle qui en impose et une ironie sournoise, où semble pointer une sorte de flaubertien *Sade c'est moi* (mais je ne lui ressemble pas, peut-être). La vie du divin marquis racontée ici, dans le respect des données biographiques et les illuminations de sa correspondance, passionnerait un Casanova et un Benvenuto Cellini. Voilà donc cette écrivaine entrer par effraction, en femme invisible (qui sait pourquoi me vient à l'esprit *Le Passe-muraille* de Marcel Aymé), dans le château de Vincennes où *Monsieur N.6* pourrait et s'envenime dans sa cellule, en philosophant sur les injustices sociales, la corruption de l'église, la supercherie des aristocrates, et j'en passe, et exaspère ses sens frustrés ; ou quelques années plus tard à la Bastille, pour « *voir de dos à sa table de travail* » son personnage, épier sa main qui court sur le papier, décortiquer sa calligraphie. Et de là passer aux vicissitudes des manuscrits de Sade, de ces feuilles à rouleau que sa femme, l'étrange et complexe Renée-Pélagie, lui apporte pendant les longues années d'emprisonnement (avec encre, plumes d'oie et chandelles il va de soi), surtout celui des *120 journées de Sodome*, d'Arnoux de Saint-Maximin à Apollinaire, de Maurice Heine aux *Œuvres complètes* qui pour la première fois apparaissent en 1953 aux éditions Jean-Jacques Pauvert. Tout le parcours biographique et créatif de Sade est suivi pas à pas par Dominique Dussidour qui le *pollue* fréquemment par ses incursions de *détective* et de *journaliste*, comme pour le savoureux et désinvolte entretien anachronique dans un café parisien avec la Duclos, personnage-clé des *120 Journées*, qui lui raconte ses exploits en citant entre autres, curieusement, un épisode de sexualité funèbre qui semble tout droit tiré de *Belle de jour* de Buñuel, ou Michel Foucault en parlant du *grand renfermement des pauvres gens* à son époque. On rencontre aussi l'auteur de *La philosophie dans le boudoir* dépité, ne pouvant pas voir à l'Odéon qui affiche complet *L'Orestie* mise en scène par Olivier Py ! De la même manière, l'écrivaine suit le marquis dans sa courte parenthèse de liberté *révolutionnaire* après la Bastille (dans les ruines de laquelle, il cherche à récupérer sans trop de succès ses manuscrits) et avant Charenton, la prison-asile d'aliénés où il finira sa vie, et si elle nous parle du théâtre sadien n'oublie pas de nous rappeler *Madame de Sade* de Mishima et le rapport compliqué de Sade avec sa femme « *père mère sœur, épouse amie, tu me tiens lieu de tout, je n'ai que toi, ne m'abandonne pas* », rare faiblesse d'ailleurs qui humanise les traits féroces du romancier XVIIIème sur l'écran de cet essai-roman XXIème. Dussidour s'attarde sur la structure des *120 Journées* (personnellement, la première fois que j'ai lu cet ouvrage, son ordonnance *boccalesque* m'avait frappé) ou sur les lectures multiples qui accompagnent la maturation

philosophique de Sade. Avec une belle plume, une prose poétique à souhait, elle nous donne de superbes pages de vraie romancière, palpitantes, en particulier lorsqu'elle nous parle de la brève période où Sade, qui vit avec sa nouvelle compagne après la séparation voulue par sa femme, jouit de la liberté retrouvée et s'adonne aux idées nouvelles par un engagement qui ne fera pas long feu, car il s'en tire sur le fil ... de la guillotine, juste à la veille de la chute de Robespierre. Très prenantes aussi les pages qui décrivent les dernières années de Sade dans la misère et l'isolement humiliant, tandis qu'il tisse les fils des destins de Justine et de Juliette, en refusant tout alibi à l'hypocrisie de la société, en niant l'existence de Dieu, dénonçant l'indifférence de la nature (Leopardi ne pense pas autrement, en ironisant quand même sur les *magnifiche sorti e progressive* des Lumières françaises) et exaltant l'impunité du vice et les malheurs de la vertu. Malgré les contradictions de son masochisme (sur ce thème a été très éclairant Jean Paulhan), sa condamnation de la peine de mort a déjà quelque chose d'hugolien, d'ailleurs le patriarche de Guernesey s'en est inspiré. J'arrête là, mais j'avoue que je viens ici de faire pas plus qu'une tentative maladroite de chroniquer le livre de Dominique Dussidour. J'aurais voulu parler de la *surréalisation* de Sade, de son iconisation, tout comme du malaise que j'éprouve devant son cérébralisme maladif qui a donné par la suite d'autres fruits amers – et je pense, pour simplifier, à Pasolini. Certes, la vie ne nous épargne pas. Les horreurs de la deuxième guerre mondiale valent bien ceux du château de Silling et maints films et romans nous ont éclairés sur le lien trouble qui peut s'instaurer entre victimes et bourreaux. Je viens de retrouver dans un livre d'histoire le *portrait imaginaire* de Man Ray où Sade, sur fond de Bastille en flammes, ressemble étrangement à Louis XVI ! Il nous (é)conduit loin, ce *Sade romancier*.

Dominique Dussidour, *Sade romancier*, Serge Safran 2019

Pierre Klossowski : de Sade à Proust

Même si Proust nous laisse voir, par un trou de serrure, le baron de Charlus qui prend plaisir à se faire fouetter, le masochisme de l'auteur de la *Recherche* est d'une autre nature que celui de Sade. La souffrance est en lui le produit de la jalousie, un hétérosexuel aussi peut s'y reconnaître. Cela a peut-être quelque chose à voir avec un petit texte précieux, *Sur Proust* de Pierre Klossowski (1905-2001) que le polymorphe (peintre, dessinateur, traducteur, essayiste et romancier) frère aîné de Balthus a écrit en 1971 à la suite d'une invitation de Michel Butor à participer à une émission de télévision. La transcription de cette émission, tout comme le texte que Klossowski avait préparé après s'être immergé dans la lecture de l'œuvre proustienne, sont ici données avec les extraits qui avaient été lus par Laurent Terzieff et la préface de Luc Lagarde. Sans oublier que Klossowski est l'auteur d'un *Sade, mon prochain*, cette relecture nietzschéenne et *bouddhiste* ne nous laisse pas indifférents.

Pierre Klossowski, *Sur Proust*, Serge Safran 2019

Un brin d'italique

Renata Ada-Ruata À la recherche du père

En littérature, c'est la *quête* du père qui a toujours primé, depuis Télémaque. Après ce voyage *picaresque* sur les traces d'Ulysse, la quête s'est affinée et innombrables sont les romans et les récits où la *recherche* s'est imposée comme une itinérance vers les racines et la reconnaissance de soi. Plus rare, mais de plus en plus récurrente de nos jours, c'est la quête du père au travers des amours de la mère. Pas nécessairement de la sienne, car la motivation autobiographique ne paraît pas évidente dans *Les choix de Lara* de Renata Ada-Ruata. Lara est un personnage absent, dont la mort improvisée, et la découverte d'un livre que lui avait dédié un écrivain, poussent Janet, la fille, une jeune américaine, à partir des Etats-Unis pour venir en France enquêter sur les amitiés et les amours de sa mère, artiste-peintre, qui y avait vécu avant le mariage fréquentant la bohème parisienne des années 1960. Des années, on le sait, où la société française est déchirée par la guerre en Algérie et les conflits ouvriers. Ces événements sont la toile de fond de deux journaux, plutôt fragmentés, celui de Janet, et celui de l'écrivain et jazzman Jo Jordan, alias Giuseppe Messina (*l'italianité* d'Ada-Ruata pointe dans les noms), aimé de Lara (Bentivoglio), mariée Smith. Un rapport conflictuel s'instaure entre Janet et le vieillissant Giuseppe à la suite de leurs rencontres. Il y a un troisième personnage important dans cette histoire, un jeune tunisien, Mehdi, venu travailler dans les usines de La Seyne-sur-Mer, où Messina donnait des cours de français. C'est la narratrice qui se charge de le décrire, dans une sorte de tutoiement fictionnel. Mehdi c'est la victime sacrificielle désignée : arabe, ouvrier, poète in fieri, mini *Pasolini*, il s'englué dans un amour homosexuel avec Giuseppe et finira par se suicider, incapable de se libérer de ses tabous ancestraux, sur une *plage* de Bretagne. Mais lui aussi, comme Giuseppe, a couché avec Lara, qui s'est mariée enceinte. D'où trois paternités potentielles, qui seront l'énigme non résolue de l'histoire. À mon avis la découverte finale de Janet – que les parents de sa mère étaient des juifs italiens morts dans les camps – est un peu superflue. Ada-Ruata a réussi un beau récit, malgré les embûches de ce type de quête, parce qu'elle a le don de la sincérité du propos, de l'engagement et d'une haute conscience de l'écriture. Sa délicatesse, sa sensibilité et son style assuré dessinent, tesselle après tesselle, l'attachant portrait d'une femme libre, moderne, courageuse dans ses *choix* : Lara justement, l'absente omniprésente.

Renata Ada-Ruata, *Les choix de Lara*, Editions Maurice Nadeau 2019

Contro Roberto Saviano

Leonardo Sciascia ha tenuto per decenni il suo onesto commercio di cianfrusaglie mafiose. Roberto Saviano ne ha fatto un'industria capitalista. Finché ci saranno pseudo-scrittori demagoghi come lui (e in parte come Camilleri), **gonfiati dalle mafie intellettuali televisive e editoriali internazionali** (nei cui ambienti proliferano, o ironia delle umane cose!, i clienti delle mafie spacciatrici di droga), **finché i mafiosi non saranno materialmente impalati sulle pubbliche piazze**, le mafie continueranno a uccidere, ricattare, terrorizzare e umiliare decine di migliaia di essere umani.

*Promontorio di conchiglie
lo stupro dei soli sulle galassie del mattino
feconda l'utero del mare e il delfino intreccia la trama
dei voli sulla scia delle gru dei moli alla deriva
degli embrioni pulsanti dei cromosomi giganti
degli eserciti anfibi che ruotano
attorno al fuoco che alimenta la pentola dei cannibali*

*Nella gola scatta la tenaglia sulle talpe della boscaglia
una squadra taglia i gambi dei fiori abbatte e impaglia
tribù d'insetti un'altra aggiorna le liste dei morti
immola alle ortiche gli eroi sbranati dalle formiche
i vati decifrano i dispacci giunti via satellite
parlano delle estese superfici di cellule in ebollizione
aspettano che il fenomeno assuma una significazione*

*Seme di rivolta nel triangolo di tonnare
mafiosa peste costituzionale
alla dogana vistano carte passaporti valigie
timbrano gli encefali i bronchi il coso agli imenotteri
vagoni vanno e vengono sopra rotaie d'ovatta
in un nido d'ovaie la commissione tratta
un contratto adeguato alla contingenza
formula voti per un piano d'emergenza
da attuarsi alla fine del conflitto con l'apertura di cucine
che gantiscano il vitto e l'aria santa
braccianti rinfrancati martellano groppe collinari
con rapide picchiate del becco snidano tra i mandorli
il nemico che striscia pingue levando il suo canto di guerra*

*Spirale d'Andromeda
chiocciola della vigna
grappolo sulla gobba dei cammelli
coltelli affondano nei fianchi delle dune
scovano tesori di melma i granchi predaci del deserto
dove l'uadi si prolunga nella cinquantesima strada
dominio di grattacieli con l'elmetto
tanks-lucciole sventrano acquari
travolgendo dinastie di virus tatuati
tamburellanti uncini infilzano crostacei
nella diaspora finale
e il sassofono aizza lo squillo della tromba*

*Sorvolando ad alta quota
un angelo cornuto sgancia una bomba*

(Andrea Genovese, *Sexantropus
e altre poesie preistoriche*, Milano 1976)

Belvedere

Belvedere de Vanessa De Pizzol

De L'Aquila à la Commune de Paris
De Taranto à L'Infinito

Ben venga primavera!

Sempre caro mi fu... il periodo delle primule, dei ciliegi in fiore, del cielo limpido e azzurro. La primavera è sempre gioia della vita nuovamente rinata e amarezza per le cose che rimangono all'ombra, nella terra fredda. Perché questo spartiacque? La vita di certo non è solo scorrevolezza dell'acqua, dolce pendio dei colli, il suo annuo risorgere sta a ricardocelo. L'Aquila, a dieci anni dal terremoto, rimane una città lacerata, in cui la primavera non riesce a cancellare le ferite inferte dalla violenza sismica. Il centro storico è un'immenso cantiere, il più grande d'Europa, con un'armata di gru all'opera che creano una prospettiva architettonica strana, industriale e medioevale nel contempo. Molti giovani morirono nel crollo della Casa dello Studente che risorgerà con un progetto interamente concepito dagli studenti attorno al tema della "duttilità della memoria". La regione del Gran Sasso, una zona bellissima ma sismicamente pericolosa, ospita molti scienziati. Questa primavera segna appunto la loro vittoria, con la scoperta della "ciambella luminosa". Il pianeta dispone finalmente del primo identikit di un buco nero. Il mondo intero ha dovuto aspettare la primavera: i dati raccolti erano tanti da non poter essere spediti se non **fisicamente**. In questo risiede il carattere straordinario e poetico di questa scoperta di portata mondiale. *Primaverile* pure l'arresto di Julian Assange a Londra: hanno fatto uscire dall'Ambasciata dell'Ecuador un vecchietto con la barba lunga e bianca, che da come si è ridotto sembra averla già pagata cara per aver denunciato, riproducendo documenti ufficiali, le sporche guerre che a tutt'oggi imperversano. E poi c'è un *miracolo* macroniano di primavera: Notre-Dame de Paris.

Que vienne le printemps !

Sempre caro mi fu... le temps des primevères, des cerisiers en fleurs, du ciel limpide et bleu. Le printemps est toujours joie de la vie nouvellement éclos et amertume pour ce qui reste dans l'obscurité, dans la terre froide. Pourquoi cette ligne de séparation? La vie n'est certes pas uniquement ruissellement de l'eau, douce déclivité des collines, sa renaissance annuelle est là pour nous le rappeler. L'Aquila, à dix ans du tremblement de terre, reste une ville déchirée, où le printemps n'arrive pas à masquer les blessures laissées par la violence du séisme. Le centre historique est un immense chantier, le plus grand d'Europe, avec une armée de grues à l'œuvre qui créent une perspective architecturale étrange, industrielle et médiévale tout à la fois. De nombreux jeunes gens ont trouvé la mort dans l'effondrement de la résidence universitaire qui renaîtra grâce à un projet entièrement conçu par les étudiants autour du thème de la « ductilité de la mémoire ». Le Gran Sasso, une très belle région, bien que sismiquement dangereuse, accueille de nombreux scientifiques. Ce printemps marque justement leur victoire, avec la découverte de la "couronne lumineuse". La planète dispose enfin du premier portrait-robot d'un trou noir. Le monde entier aura dû attendre le printemps: les données collectées étaient si nombreuses qu'elles ont dû être expédiées **physiquement**. C'est en cela que réside le caractère extraordinaire et poétique de cette découverte de portée mondiale. Printanière également l'arrestation de Julian Assange à Londres: on a fait sortir de l'Ambassade de l'Équateur un petit vieux à la longue barbe blanche, qui, tant il est mal en point, semble déjà l'avoir payé cher pour avoir dénoncé, reproduisant des documents officiels, les sales guerres qui jusqu'à présent font rage. Et puis voilà un miracle macronien de ce printemps: Notre-Dame de Paris.

*Espace de critique et de création résistante d'un papillon-traducteur
attiré par la lumière de la poésie et des nobles causes
Spazio di critica e di creazione resistente di una farfalla- traduttrice
attratta dalla luce della poesia e delle nobili cause.*

*Belvedere di Vanessa De Pizzol, autrice unica dei testi (pages 13 à 18).
Belvedere di Vanessa De Pizzol, autrice unica dei testi (da pagina 13 a 18).*

Gilets toujours jaunes

Quand l'ONU voit rouge et l'Élysée rit jaune

Quelque cinq mois de crise et de nombreux blessés, éborgnés, mutilés, condamnés plus tard, l'impasse reste totale entre les gilets jaunes et le gouvernement. Le rituel du samedi, avec des hauts et des bas dans la mobilisation, est désormais bien ancré dans le paysage social. Il y a les manifestants, qui comptent dans leurs rangs beaucoup de retraités et de jeunes parents, mais pas que ; il y a les policiers, privés d'une pause salutaire de fin de semaine, et toujours aux ordres, même les plus absurdes, qu'on envoie au front ; il y a les commerçants, qui voient leur chiffre d'affaires s'abîmer, guettés par la faillite et qui serrent les dents ; il y a les gouvernants, qui rivalisent de déclarations à l'emporte-pièce, d'incitations à la violence, qui font montre d'outrageuse incompétence et de cruauté assumée ; il y a la population, qui subit la charge médiatique et tente de se faire sa propre opinion, fracturée entre sa part périphérique et sa part urbaine, sa conscience citoyenne et son désir consumériste. Jusqu'ici, aucun incident malheureux n'a fait basculer le mouvement dans la guerre civile, même si les affrontements entre la police et les gilets jaunes, dont se repaissent les médias autorisés, frôlent parfois le drame. Pas de fraternisation ni de pacifisme, comme on peut le voir en Algérie. Une population vieillissante, venue quémander davantage de démocratie et de moyens pour vivre, se voit placée face à des forces de l'ordre, disposant d'armes « sublétales », dont les dégâts causés demeurent cependant irréparables. Il en faut du courage, pour aller défendre ses idées, quand on sait qu'on risque un tir de LBD ou de grenade, et qu'on n'a plus les ressources physiques pour détalier devant les charges de CRS. Rendons grâce aux aînés qui se battent au péril de leur intégrité physique pour le droit à la justice sociale et à la démocratie des générations futures. Geneviève Legay, cette senior violemment bousculée par la police, victime d'un traumatisme crânien dans sa chute qui lui a valu d'être hospitalisée, et que la parole présidentielle a rappelé à la sagesse, en est la preuve récente. On oublie trop souvent que les droits acquis, dont tout le monde bénéficie aujourd'hui sans même s'en rendre compte, l'ont été au prix de luttes sans merci et de sang versé. Et la jeunesse, dans tout ça ? Guidée par une Suédoise de seize ans, elle marche pour le climat, cause qui rencontre un large consensus médiatique et populaire, dans toutes les villes de France et de Navarre, mais aussi d'Europe et de la planète, preuve s'il en est que l'internationalisation existe toujours ! L'issue de la crise pourrait-elle provenir d'une convergence des manifestations et des revendications ? Les vrais débats s'avèreraient essentiels en ce sens, pour sceller une alliance solide et faire bouger les lignes. Seulement voilà, le fait est qu'ils se tiennent depuis belle lurette déjà : la parole des ronds-points s'est translétée au sein des assemblées populaires, avant que le grand débat national initié et animé par le président de la République ne vienne envahir tous les écrans et toutes les infos. Un homme en bras de chemise, qui *va au charbon* pour affronter seul contre tous les doléances du bon peuple, trié sur le volet quand même, faut pas déconner, et qui discute pendant six ou sept heures : une véritable performance. D'autres hommes

d'État, en des temps lointains de guerre froide, furent coutumiers d'exercices oratoires longs comme des fleuves. Apothéose de cette parenthèse de dialogue public imposé : le face-à-face de notre chef d'État et des « intellectuels » de la République, avant sa transformation improbable en maître d'école devant un parterre d'enfants ! Et, dernier du genre, le grand débat corse qui s'est soldé par une opération « île morte » au grand dam de l'équipe présidentielle. Bref, toute cette belle effervescence (pour la modique somme de 12 millions d'euros) à exposer aux yeux du monde, avec pour toile de fond l'échéance électorale des Européennes, ne règle rien. Le malaise social perdure, et on a beau jeu d'envoyer les blindés, l'armée, les drones ou tout autre système de dissuasion ou de répression, reste qu'au final la Démocratie se prend une belle dérouillée. Au point que, après l'avertissement lancé fin 2018 par Human Rights Watch, c'est au tour de Michelle Bachelet, Haut-commissaire des Nations unies aux droits de l'homme (HCDH), et ancienne présidente du Chili, de s'inquiéter début mars 2019 du sort réservé aux manifestants en France. Ce pays des droits de l'homme par excellence, aujourd'hui montré du doigt par des observateurs extérieurs, cela fait tout de même mauvais genre, d'autant qu'il se voit ravalé au rang des mauvais élèves, aux côtés de Haïti, du Soudan, du Zimbabwe et du Venezuela et l'on comprendra la fureur des éditocrates les plus en vue ! Quoi qu'il arrive, nos dirigeants ont réponse à tout. Certes, le droit de manifester, bien que malmené, ne se trouve pas remis en cause pour l'heure, mais il faut bien lutter contre les fauteurs de trouble, garantir la sécurité des citoyens et des institutions, au prix de quelques entorses à la justice (gardes à vue « illimitées ») et d'une violence somme toute endiguée (un « miracle » qu'aucun mort ne soit à déplorer de la part des forces de l'ordre, a déclaré le locataire de l'Élysée). En dernier recours, le plus simple reste encore d'interdire jusqu'à nouvel ordre l'accès à la plus belle vitrine du monde : l'avenue des Champs Élysées. Quant à l'intimidation, elle reste une valeur sûre... Gare aux curieux qui assistent à l'événement, voire même aux journalistes qui, en relayant les actes illégaux et répréhensibles, se rendent évidemment coupables du pire et s'exposent à des sanctions, au même titre que les manifestants. On notera par exemple que faire un reportage sur le « décrochage » d'un portrait officiel du président (opération promue par des militants d'Action non violente COP21 consistant à sortir la photographie de la mairie où elle trône et lui faire prendre l'air, afin de dénoncer le vide de la politique climatique du gouvernement) peut coûter très cher : les journalistes concernés ont été convoqués pour « vol en réunion » (accusation reformulée ensuite), ainsi que plus d'une dizaine d'activistes. Entre-temps, les traditionnels défenseurs, amis ou porte-voix du peuple, dans l'ensemble, soit se murent dans un silence complice, soit dénoncent les exactions populaires. Dans le deuxième cas, c'est là le plus choquant, les termes utilisés sont d'une férocité incommensurable. L'histoire vient cependant à notre secours en nous rappelant que le même schéma a prévalu en maintes occasions, notamment lors des événements de la Commune.

Leçon d'histoire populaire

Sous la plume des anti-communards

Faut-il se réjouir ou se désespérer : l'histoire populaire, celle des vaincus, toujours recommencée, mérite qu'on s'y attarde pour mieux appréhender les événements contemporains qui traversent nos vies. Les avancées technologiques, les nouveaux modes de communication, la manière dont les informations nous parviennent, n'ont pas de réelle incidence sur le surgissement de mouvements sociaux et les revendications qu'ils portent. Cette permanence de fond montre que rien n'évolue véritablement, les combats restent à mener, la démocratie un horizon à conquérir.

C'est sans doute pour cette raison que l'essai *Les écrivains contre la Commune* jouit aujourd'hui d'un intérêt renouvelé, presque un demi-siècle après sa première parution aux éditions Maspéro. Agrégé de Lettres, c'est à travers la focale de la littérature que Paul Lidsky choisit de nous donner un éclairage de la Commune, singulier s'il en est puisqu'il fait la part belle aux textes viscéralement anti-communards des grands écrivains français de notre XIXe siècle, qui pour ce seul fait, gagne à être connu. Jalonné de nombreuses citations, cet ouvrage bien documenté retrace les ambitions déçues de 1848, puis l'acceptation bon gré mal gré de l'Empire qui conduiront au déchaînement de violence verbale de 1871 avant que le chapitre ne se referme définitivement, comme l'intime Gambetta lors de son discours pour la loi d'amnistie de 1880 : « Il faut que vous fermiez le livre de ces dernières années, que vous mettiez la pierre tumulaire de l'oubli sur tous les crimes et les vestiges de la Commune et que vous disiez à tous qu'il n'y a qu'une France et qu'une République ». Les plus belles plumes, portées par l'idéal républicain et la fougue de la jeunesse en 1848, saignent les communards de la plus cruelle des manières lors du soulèvement. Le temps a fait son œuvre, sans doute. Outre les échecs politiques (Alfred de Vigny et Leconte de Lisle reçoivent une déculottée électorale), hommes et femmes de lettres perçoivent dans la bohème une génération montante qui pourrait bien leur damer le pion. Or pour eux, l'heure est à la consolidation d'une renommée (Théophile Gautier obsédé par l'Académie française), l'obtention d'une rente pour leurs vieux jours (Leconte de Lisle en quête d'une pension impériale). La majorité d'entre eux, au moins quinquas sinon davantage, s'affiche donc rapidement comme versaillais de cœur. Tous, sauf un : Victor Hugo. Il reste le seul, depuis Guernesey, bénéficiant d'une indépendance financière et politique, à soutenir la Commune et condamner vivement la répression, même s'il admet dans une lettre du 28 avril 1871 que : « faire éclater un conflit à pareille heure, la guerre civile après la guerre étrangère, ne pas attendre que les ennemis soient partis, le moment choisi est épouvantable ». Il sera pourtant taxé d'« employé volontaire de la Prusse » pour son *Année terrible* par Barbey d'Aurevilly, sur la ligne consensuelle du complot organisé par Bismarck ayant poussé au soulèvement. Une vision terriblement manichéenne de la révolution se dégage des œuvres anti-communardes. On refuse aux insurgés toute motivation politique au profit d'intérêts de bas étage (l'envie, l'ennui). Les figures du

mouvement sont des « déclassés » et des « exaltés », comme l'écrit Zola. Le sort fait aux femmes s'avère bien pire : le terme « pétroleuses » fait son apparition, et leur évocation n'a lieu que par disqualifiants interposés : « femelles » (Dumas fils), « malades » (Maxime Du Camp). L'humanité est déniée aux révolutionnaires, ce qui permet ensuite, lors de la semaine sanglante, de produire des condamnations sans appel et justifier le bain de sang : « C'est bon. Il n'y a eu ni conciliation, ni transaction. (...) La solution a redonné confiance à l'armée qui a appris, dans le sang des *communeux*, qu'elle était encore capable de se battre. Enfin, la saignée a été une saignée à blanc ; et les saignées comme celles-ci, en tuant la partie bataillante d'une population, ajournent d'une conscription la nouvelle révolution. C'est vingt ans de repos que l'ancienne société a devant elle, si le pouvoir ose tout ce qu'il peut oser en ce moment » (Edmond de Goncourt). Le regard porté sur les classes sociales subalternes en dit long : le petit-bourgeois engoncé dans sa médiocrité ne pèse rien face à l'ouvrier, qui plus est socialiste, auquel on préfère sans contester le paysan, attaché à sa terre qui, lui, n'essaie pas de s'élever par l'instruction et ne remet pas en cause l'ordre établi. On ne s'étonnera pas alors de la joie sans limites que laisse éclater Baudelaire lors d'une scène de tabassage : « Crosse, crosse, (...) municipal de mon cœur, (...) car en ce croisement suprême, je t'adore et te juge semblable à Jupiter le grand justicier. L'homme que tu crosses est un ennemi (...) acharné du luxe et des belles-lettres, iconoclaste juré, bourreau de Vénus et d'Apollon... Crosse religieusement les omoplates de l'anarchiste ». Dans son essai, Lidsky réussit à montrer avec beaucoup d'efficacité la manière dont s'opère le glissement chez nombre d'écrivains de positions républicaines à d'autres, nettement plus conservatrices, avec, pour corollaire, un certain raidissement de la condition de l'artiste : la recherche du beau, l'Art pour l'Art, à destination d'une élite. Dans des conditions particulières, telle la révolution brutale du 18 mars 1871, l'homme de lettres sommé par les contingences de choisir son camp, peut suivre une pente réactionnaire par crainte de perdre les avantages liés à sa classe. Dans la postface à la réédition de 1999, l'essayiste met en parallèle les réactions anti-communardes des écrivains, mises en scène grâce à un arsenal stylistique et argumentatif très partial, et le travail de sappe de la presse concernant les événements de mai 1968. Les termes évoluent, les mécanismes restent. On pourrait y ajouter le traitement des mouvements qui ont suivi, dont, pour le dernier en date, celui des gilets jaunes. La postface de 2010, quant à elle, prend acte d'une renaissance de la Commune comme motif récurrent et positif dans la fiction française depuis les années 1970, tendance qui ne se dément pas ces dernières années. Un bon siècle s'écoule, et le héros communard inspire, les œuvres inédites ou rééditées des révolutionnaires circulent. Tâchons de garder un œil (critique) sur l'appel à la répression lancé par nos illustres ancêtres...

Paul Lidsky, *Les écrivains contre la Commune*, La Découverte

L'Ilva questo Moloch d'acciaio

Sono stata a Taranto molti anni fa, poco più che adolescente, e mi aveva colpito allora il contrasto tra una città caotica e anche pericolosa e la bellezza del mare in cui si specchia. A quegli anni mi hanno riportato la lettura recente di due libri: Il figlio di Persefone di Maurizio Cotrona, un romanzo di formazione di cui sono protagonisti due fratelli tarantini che cercano di liberarsi dall'incubo dell'Ilva, e Fumo sulla città di Alessandro Leogrande, un'indagine politico-sociale sulle profonde trasformazioni recate da questo stabilimento industriale.

Sfuggire alla cancrena del presente

Un *Bildungsroman* in chiave “mitologico-industriale” vissuto in prima persona da Giulio, il fratello minore di Alessandro, nato con una menomazione al braccio, “colpa delle emissioni teratogene dell'acciaieria”, potrebbe essere una definizione del romanzo di Maurizio Cotrona. Nella prima parte si ripercorre l'infanzia dei fratelli, trascorsa in una villa affacciata sul mare, da cui si raggiunge la spiaggia di Saturo, in una zona ricca di reperti archeologici lontana mille miglia dalla buia realtà dell'Ilva. Il padre ha voluto allontanare la famiglia dal mostro d'acciaio che gli ha rapito la moglie. Figura centrale del nucleo familiare, dopo la scomparsa della madre, è Alessandro, il primogenito. Emancipa suo fratello dall'autorità paterna, si dedica al culto della madre, che vede come una moderna Persefone, e cerca di crearsi un destino diverso, teso alla rivincita sull'Ilva. In realtà, questi due ragazzi sono anche figli del Moloch d'acciaio, ne portano le stigmate sulla pelle. Se Giulio deve farcela con un “arto rattappato” che neanche gli permette di indossare una protesi, Alessandro ha ereditato pure lui una parte dei “metalli pesanti che gli aveva passato la mamma nell'utero”. Quest'infinitesimale quantità andata a depositarsi nel cervello disegnando una specie di Omega, gli dà la facoltà di anticipare di qualche secondo il modo in cui si percepisce il mondo. Un vantaggio che sfrutterà per portare a compimento il suo progetto. Intanto, legato al fratello come una madre a suo figlio, lo convince a lasciare il padre per girare il mondo insieme. La seconda parte vede la nascita di un nuovo personaggio: Alessandro diventa Zagreo, così battezzato da Giulio. Zagreo, per raggiungere la meta prefissata, deve partire alla conquista del mondo capitalistico, impararne le regole per meglio sovvertirle, con la scorta fedelissima del fratello minore. Si crea a poco a poco un nuovo tandem: Zagreo, diventato il pugile più famoso del mondo con la sola arte dello schivare, e Giulio, che gli fa da impresario. Una donna, Giselle, sigilla questo loro rapporto abnorme. Dopo il successo raggiunto a New York nel “centro di una città che è il centro del mondo, al centro del tempio della boxe”, l'apogeo della carriera che significa ricchezza e fama, Zagreo decide di organizzare un evento mondiale, nonostante le remore del padre, sotto “le ciminiere che sbucano dai tetti della città vecchia e dei Tamburi”. Nella terza parte Zagreo, davanti alle telecamere del mondo intero, tenta di rinnovare il mitico sacrificio a Persefone, chiedendo al fratello di ucciderlo, per ricongiungersi con la madre perduta. Lo scacco finale può essere inteso come il raggiungimento dell'età adulta, attraverso la separazione dal fratello, l'allontanamento dalla villa familiare e dall'Ilva. Cotrona riesce ad attingere a generi letterari e registri linguistici vari che contribuiscono a creare un oggetto accattivante intinto di malinconica disperazione. Più che la struttura narrativa convince lo stile, intenso, in cui l'irruzione della Magna Grecia e degli inni omerici fa da contrasto al grigio presente di una civiltà industriale ormai allo stremo.

Maurizio Cotrona, *Il figlio di Persefone*, Elliot 2019

Inquinamento e corruzione alla tarantina

Non è da meno il saggio di Alessandro Leogrande che osserva la città natale con la lente dell'antropologo. Giornalista e scrittore venuto a mancare nel 2017, propone un'analisi acuta sebbene amara di una Taranto di cui il destino è inscindibile dal colosso siderurgico. Leogrande ripercorre la storia economica e le scelte politiche dal dopoguerra fino ad oggi: « *Quando alla fine degli anni Cinquanta la sfilata dei ministri democristiani sancì l'inizio dei lavori per la costruzione del siderurgico, sull'economia cittadina pesavano le aspettative di ventimila disoccupati. L'Arsenale e i cantieri navali non garantivano piena occupazione, né la garantivano – in provincia – l'agricoltura e una riforma agraria male applicata. L'Italsider parve darla, quella benedetta piena occupazione. Non solo ai tarantini già residenti, ma anche ai nuovi immigrati dal Salento, dalla Lucania, dalla Calabria che andarono ad abitare nei casermoni dei quartieri dormitorio. Per questo fu osannato dal centrosinistra al governo e dal Pci all'opposizione* ». L'aver puntato tutto sullo stabilimento industriale per risolvere i problemi economici scombusso definitivamente la coesione politico-sociale, l'urbanistica e l'assetto del territorio. Quando poi la crisi dell'acciaio colpisce anche la città, dimezzando i posti di lavoro, si avvia la ristrutturazione aziendale con la gestione privata della famiglia Riva. Leogrande avvicina questa “feroce contrazione occupazionale” con gli anni bui tarantini: « *impoverimento diffuso, implosione del sistema politico, nascita del populismo [di Giancarlo Cito, sindaco negli anni '90], dilagare della violenza mafiosa* ». Taranto si trova a fare i conti con la malavita che imperversa in tanti quartieri come ai Tamburi, gli infortuni sul lavoro e l'inquinamento, denunciati di recente dagli ambientalisti. Stando a questi dati e al numero di morti in aumento, l'equilibrio salute-lavoro che tanto ha occupato le analisi di Leogrande sembra sempre più lontano e il destino dell'Ilva molto incerto. Intanto gli abitanti dei quartieri poveri continuano a vivere in esilio, la salute in forse, senza vista sul mare comunque vicino.

Alessandro Leogrande, *Fumo sulla città*, Fandango

Un député en campagne

Nouvelle

« Tout est en place, messieurs. Nous pouvons commencer ».

Un homme se lève parmi la foule. Il se dirige à pas comptés vers l'estrade qui a été dressée au fond de la place. Grand, athlétique, de carnation foncée. Ses cheveux ont une couleur indéfinissable, au seuil du premier vieillissement significatif. Le costume, sombre, se découpe sur le ciel bleu. La montre, bien en vue, accroche les éclats de la lumière crue à chaque mouvement du bras. Le soleil est au zénith. Il n'a pas besoin de se frayer un chemin : on s'écarte d'instinct sur son passage. L'œil, clair et froid ne cille pas et ne semble pas percevoir le mouvant sillage des regards braqués sur lui. Les gens ne le quittent pas des yeux et ne cessent de murmurer jusqu'à ce qu'il ait atteint l'estrade, grimpé lestement les marches, échangé une poignée de main énergique avec les différents représentants de l'autorité communale.

Un silence inouï pèse maintenant comme une chape de plomb sur toutes les têtes attentives.

« Mes chers amis... ». La voix tonitruante du maire cingle l'espace, mettant en branle toutes les couches de l'atmosphère. « Mes chers amis, » reprend-il sur une octave inférieure, après une pause suffisamment marquée pour qu'agisse l'effet de surprise et que le bonhomme gesticulant (excellent orateur aux dires des notables locaux) en mesure l'impact sur les visages tournés vers lui « nous voilà tous réunis aujourd'hui pour l'affaire que vous savez. Votre présence ici même, cet après-midi, atteste de son importance et je ne peux que vous remercier de l'avoir si bien compris ».

Le petit homme replet, du haut de son mètre et demi, embrasse l'assemblée d'un coup d'œil circulaire et croit y discerner une vive reconnaissance. Un large sourire s'étale sur sa face rubiconde.

« Monsieur le Député, ici présent, qui nous fait l'honneur *in-si-gne* de sa présence, va vous rendre compte de ses conclusions sur l'instant ».

Le député vient prendre place aux côtés du maire. Une vague d'applaudissements le submerge. Le chef de la commune, le cheveu rare et indiscipliné, le visage rouge et luisant – la tension de l'exercice oratoire – cède à contrecœur la parole à son illustre voisin. L'hôte d'honneur de P., petit village rarement visité par de telles personnalités, se carre à la tribune et commence son discours.

Pas un souffle, hors les modulations profondes de la voix qui prend possession de son auditoire. Les yeux des femmes brillent. Les hommes font preuve d'une concentration particulièrement aiguë, toute proche de l'admiration. Les enfants eux-mêmes, immobiles et silencieux, une expression grave dans le regard et au coin des lèvres, subissent la fascination de ce grand monsieur que l'on aperçoit là-bas et qui débite un flot de paroles. *Propos auxquels on ne doit prêter foi sous aucun prétexte... Vous comprenez bien effectivement que...* Certains opinent du chef dans le public, ce sont les citoyens actifs, qui tiennent à faire remarquer leur civisme, tant auprès de leur député que de leur maire.

Monsieur le maire, justement, s'est assis dès les premiers mots prononcés par son invité d'honneur. Ne perdant pas un geste ni une bribe de tout ce que fait et dit le jeune fonctionnaire à la mise irréprochable mais

étrangement raidi du côté gauche, il a sorti un vaste mouchoir à carreaux de la poche de son veston qui, tout comme lui, supporte mal la chaleur. Il se tamponne le front à petits coups saccadés. L'air est sec et brûlant. Pas l'ombre du plus petit nuage à l'horizon. Le mouchoir a tôt fait de remplir son office.

Le premier magistrat de P. semble visiblement éprouver quelques difficultés à garder son maintien. Il se dandine sur sa chaise comme saisi de démangeaisons à un endroit que la décence interdit habituellement de mentionner. Ayant recouvré un semblant de calme il s'accoude, appuie sa tête sur son poing et s'efforce de prendre un air méditatif. Il remarque que de fines gouttelettes perlent sur le nez du député que le trois-quarts de profil révèle un peu fort. A la bonne heure ! Cette fournaise n'est donc pas le seul fait de son imagination. La foule ondule légèrement au rythme des éventails de fortune que l'on agite distraitemment tant l'attention reste captive des effets oratoires subtils et de la gestuelle précieuse mais convaincue de l'homme au costume sombre.

Monsieur le maire montre des signes d'impatience. Il prend furtivement connaissance de l'heure, marque son agacement par un jeu de sourcils d'autant plus vif qu'ils sont bien fournis, se tourne ostensiblement sur sa droite puis sa gauche dans l'espoir de déceler chez les autres les mêmes symptômes du malaise croissant qui le met à l'épreuve. Peine perdue. Son regard bute sur sa femme qui n'a d'yeux que pour l'hôte inespéré de la petite commune et qui apparemment ne souffre pas le moins du monde de l'atmosphère saharienne qui sévit, si l'on excepte une légère coloration des joues virant selon une gradation subliminale au rouge.

N'y tenant plus, il porte les mains au col de sa chemise achetée pour l'occasion et déboutonne avec nervosité sur dix bons centimètres. Il n'ose affronter le jugement de ses concitoyens : comme un enfant pris en faute, il s'imagine être le centre d'une attention hostile mais aucune trace de réprobation ne vient troubler les regards limpides de l'assistance.

La transpiration continue diaboliquement son œuvre : ses habits, par endroits, sont complètement détrempés. Il lui faut désormais exclure d'appuyer son dos au siège. La sensation du tissu mouillé collant à sa peau moite lui devient insupportable. *Je vous remercie de votre attention.* Un tonnerre d'applaudissements annonce la fin de son calvaire. Un léger salut de la tête et le député se tourne vers le maire. D'un geste cordial, il l'invite à reprendre la parole qu'il vient de monopoliser pendant plus d'une demi-heure.

Pas un pli ne déforme la veste du député. La chemise, immaculée, sert incontestablement de faire-valoir à son teint d'Africain. Il semble n'avoir négligé aucun détail. Il n'y a pas jusqu'à son incroyable assurance qui n'ait été minutieusement préparée. Le résultat est là : il a ravi le cœur des habitants qui voient désormais leur maire d'un autre œil.

Le souffle court, d'une voix qui a perdu beaucoup de sa puissance, le maire remercie longuement l'hôte de la modeste commune de P., salue la patience de l'auditoire et, pour finir, invite tous les présents à se rendre à la mairie pour le pot que l'on donne en l'honneur du député. Un

brouhaha général noie ses ultimes paroles. Le voilà pris dans la cohue sans qu'il ait pu se ressaisir.

On se rue sur la nourriture comme après un long jeûne. Mais plus encore, c'est la boisson que l'on prend d'assaut. A la faveur de la confusion ambiante, monsieur le maire s'éclipse. Dans les toilettes vides, il a tout le loisir d'établir un constat exact de l'étendue du désastre face aux grandes glaces. Son image a beaucoup souffert, c'est indéniable. Il devient plus qu'urgent d'y remédier. *Bien entendu, je ne soutiens pas la comparaison face à ce jeune coq de député ! Mais qu'importe... Disons que la hiérarchie est respectée et c'est très bien ainsi. Je me contente depuis des années de ma modeste fonction de maire, dont je m'acquitte le mieux possible, et de l'image qui va avec. Moi au moins je reste proche de mes concitoyens !* Un long soupir vient souligner ce noble mouvement d'âme. Ayant repris pied dans le monde réel, il repositionne non sans mal ses quelques cheveux têtus sur le haut de son crâne, tapote avec application sa chemise dans l'espoir d'en atténuer les plis.... Quant aux auréoles de transpiration, il n'y a malheureusement rien d'autre à faire qu'à prendre son mal en patience. Il ressort avec toute la dignité dont il est encore capable et se mêle au groupe le plus bruyant qui fait cercle autour du député.

On félicite le brillant magistrat. Son discours a subjugué tout le monde. Bien entendu, on n'oublie pas le maire : on salue la clairvoyance dont il a fait preuve en sollicitant la présence de monsieur le député.

- J'ai rarement vu tant d'assurance chez un seul homme, mis à part à la télé, et encore !

- C'est sans doute la fonction qui veut ça.

- Vous voulez dire que si notre maire devenait député...

- Oh ! Je ne veux rien dire du tout. De toute manière, la prestance, c'est inné !

Des bribes de conversation filtrent à travers la cacophonie qui règne à présent. Les oreilles du premier citoyen de P. bourdonnent.

Ainsi, en moins d'une heure, cet étranger, non content d'avoir séduit la totalité des habitants du petit village au moyen d'artifices très discutables, a égratigné de façon irrémédiable une aura chèrement acquise. Le bénéfice de toutes ces années de sacrifice, de travail acharné, d'efforts sur sa personne, d'un coup réduit en cendres ! Le mieux est que cet hôte, devenu indésirable aux yeux d'un seul, décampe au plus vite.

On a fini par remarquer le visage défait du maire. Il semble soudain très fatigué. Sa femme elle-même peine un instant à reconnaître son mari dans l'individu aux traits tirés, au regard fuyant et aux épaules tombantes qui lui fait face. Un regard de biais au député la conforte dans ses hésitations. Son époux figure le négatif de cet homme svelte que la fonction a entièrement formaté, semant l'admiration et le désir à sa suite. Cette fusion parfaite de l'homme et de la fonction a quelque chose de troublant. Même si cette beauté froide, lisse, magnétique, à la longue, finit presque par agacer. Son époux, en comparaison, maire efficace et conjoint irréprochable s'il en faut, ne montre qu'une gaucherie tout humaine.

Monsieur le député fait savoir qu'à son grand regret il ne peut prolonger sa présence à P. Il est attendu le soir même dans la capitale pour une réunion en haut lieu. Il déclare être profondément affligé de ne pouvoir prendre

connaissance des curiosités et des trésors que renferme certainement le petit village qui lui a réservé un accueil si chaleureux.

Il faut donc prendre congé de l'hôte dont le nom court sur toutes les lèvres. Le maire de P. se confond une nouvelle fois en remerciements. Il insiste pour le raccompagner jusqu'à sa voiture.

C'est avec un soulagement indicible que le maire le regarde s'éloigner puis disparaître dans un crissement de pneus. Il jette un coup d'œil à sa femme. Elle contemple avec perplexité une petite balle antistress déchiquetée qui gît sur le trottoir. Elle l'a vue tomber de la veste du député alors qu'il s'installait dans son véhicule. C'était donc ça ! Sa main gauche toujours invisible, occupée à triturer dans la tranquillité noire de la poche cette ridicule petite balle, le secret de son assurance à toute épreuve...

Elle se penche, ramasse avec précaution l'objet sacré, et l'empoche à son tour. Elle lève la tête et sourit à son mari qu'elle préfère laisser dans l'ignorance. Elle prend doucement son bras. Un brouhaha leur fait hâter le pas : une foule en colère est en train d'assiéger la mairie, déployant force banderoles et slogans colorés. L'autoroute qui doit traverser le petit village de P. ne fait pas l'unanimité, et l'effet lénifiant des belles paroles du député a pris fin. Le teint blafard, le maire va au devant de son destin, s'agrippant au bras de sa femme. Elle lui glisse dans une main le grigri, qu'il serre convulsivement. Sait-on jamais.

Pour le bicentenaire de *L'Infinito*

Giacomo Leopardi composa à 21 ans *L'Infinito*, son plus célèbre poème. De nouvelles traductions françaises se publient en nombre. En voici une parmi tant d'autres, la mienne.

*Sempre caro mi fu quest'ermo colle,
e questa siepe, che da tanta parte
dell'ultimo orizzonte il guardo esclude.
Ma sedendo e mirando, interminati
spazi di là da quella, e sovrumani
silenzi, e profondissima quiete
io nel pensier mi fingo, ove per poco
il cor non si spaura. E come il vento
odo stormir tra queste piante, io quello
infinito silenzio a questa voce
vo comparando: e mi sovvien l'eterno,
e le morte stagioni, e la presente
e viva, e il suon di lei. Così tra questa
immensità s'annega il pensier mio:
e il naufragar m'è dolce in questo mare.*

Toujours chère me fut cette colline retirée
et cette haie qui cache une immense part
de l'ultime horizon au regard.

Mais contemplant, assis, les interminables
espaces au-delà d'elle, et les surhumains
silences, et la si profonde quiétude
je me perds dans mes pensées, et peu s'en faut
que le cœur ne s'effraie. Et comme le vent
que j'entends bruissier dans les feuillages, cet
infini silence à cette voix
je le compare : il me revient l'éternité,
et les mortes saisons, et la présente
si vive, et sa sonorité. Ainsi au milieu
de cette immensité se noient mes pensées :
et le naufrage m'est doux en cette mer.